

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (1987)
Heft:	6
Artikel:	Les relations littéraires entre la Suisse alémanique et la Suisse romande
Autor:	Gsteiger, Manfred
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1006669

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Manfred Gsteiger

LES RELATIONS LITTÉRAIRES ENTRE LA SUISSE ALÉMANIQUE ET LA SUISSE ROMANDE*

La situation des lettres suisses se caractérise d'emblée par une double contrainte: limites intérieures, de nature linguistique, ethnique, historique, voire psychologique et économique entre les différentes régions et les différents "foyers culturels" de la Confédération, frontières politiques, historiques, psychologiques et économiques entre la Suisse allemande, française et italienne d'une part, l'Allemagne (ou les Allemagnes), la France et l'Italie de l'autre. Un écrivain suisse à la recherche de son public au-delà du petit cercle régional se voit dans l'obligation de franchir soit la barrière politique (c'est le cas le plus fréquent), soit les frontières linguistiques, soit les deux à la fois. Voici d'une part l'étroitesse d'un microcosme qui a souvent tendance à se fermer sur lui-même (thème permanent, ou du moins fréquent de nos lettres), voici de l'autre la quête du large, l'opposition, la révolte et la fuite (autre grand thème de nos écrivains), deux aspects d'une poursuite de l'identité culturelle qui n'est jamais "donnée", mais qui ne peut être que difficilement acquise.

Lorsque nous essayons d'aborder le problème des relations littéraires entre la Suisse alémanique et la Suisse romande, il faut tenir compte du fait que le terme et le concept même de "relations littéraires" implique toute une interrogation sur la nature des deux entités en question, sur les frontières qui les séparent, sur la nécessité (ou l'inopportunité) de les transgresser, sur la forme et les possibilités d'un langage commun et d'une conscience commune. On ne saurait aborder les relations (en l'occurrence littéraires) internes dans un pays comme la Suisse sans s'intéresser également à l'identité (littéraire)

* Cet article reprend les points essentiels d'une Conférence prononcée en janvier 1986 à l'Université de Tübingen.

réelle ou fictive, possible ou hypothétique, voire illusoire. Il y a, bien sûr, un côté pour ainsi dire technique des relations littéraires prises comme une forme de la communication interlinguistique et interculturelle. Entre l'émetteur et le récepteur, entre le x et le y de la fameuse formule que la littérature comparée, depuis le XIXe siècle, a illustrée par d'innombrables recherches et études du type "Goethe en France" ou "Gottfried Keller et la Suisse romande", se joue un certain mécanisme (de la traduction, de la critique journalistique et universitaire, de l'enseignement secondaire, des mass-medias, des rencontres personnelles etc.) qu'il est possible de décrire d'une manière plus ou moins complète, plus ou moins précise. Il n'en reste pas moins que l'inventaire de ces liens ou "relations de fait" (comme les appelait le comparatiste français Jean-Marie Carré) ne va pas sans un certain nombre de questions qui dépassent l'approche traditionnellement "positiviste" des relations binaires. Deux de ces questions me semblent particulièrement dignes de réflexion: premièrement l'étude de la spécificité des deux éléments entre lesquels s'établit un lien (ou ne s'établit pas, ou mal, ou difficilement), deuxièmement le pourquoi, la motivation du contact, ou des contacts. Autrement dit, et pour rester dans le cadre helvétique: qu'est-ce que la littérature alémanique (ou allemande de Suisse), qu'est-ce que la littérature romande (ou française de Suisse)? Mais cette spécificité si importante, sans laquelle l'idée même de relation n'est pas opératoire, doit s'accompagner d'un besoin de communication. Ce dernier est, me semble-t-il, de nature complexe; car, si nous cherchons bien évidemment dans l'autre ce qui n'est pas nous-mêmes, c'est-à-dire l'altérité, nous y cherchons aussi, et souvent sans le savoir, quelque chose de nous-mêmes. L'appel de l'autre, l'ouverture vers lui, est également une recherche de ce qui nous est commun, qu'il se nomme suisse, occidental, européen ou humain, socialiste, libéral ou libertaire.

Le besoin d'un rapprochement des littératures suisses par l'intensification des contacts — rencontres, traductions, bref: échanges de toute sorte — ne se manifeste que vers la fin du XVIIIe siècle, et il se situe précisément dans le contexte de la recherche d'une identité commune, l'Helvétisme. Il faut souligner que cette Suisse de l'Ancien régime ne connaît pratiquement pas d'antagonisme linguistique, étant donné que le français occupe une position éminente en tant que

langue de civilisation. Les superstructures sociales et culturelles dépassent tout naturellement les frontières linguistiques et ethniques. Ce qui intéresse et préoccupe une grande partie des intellectuels de la génération précédant 1798, c'est bien le problème de l'identité nationale, mais les échanges littéraires y jouent un rôle plutôt accessoire: ils sont un résultat, non pas le moteur d'une tentative de prise de conscience avant tout civique. Dans ce mouvement où s'affrontent les tendances rationalistes et irrationnelles, le pressentiment d'une crise socio-politique se double d'une volonté de renouveau national où la littérature n'est pas absente. La réflexion sur le sens et l'avenir d'une spécificité suisse s'exprime tout particulièrement au sein de la Société Helvétique, mais aussi dans une entreprise journalistique comme le *Mercure Suisse*.

Cette revue consacre en 1735 déjà un article aux poésies d'Albrecht von Haller parues un peu plus de deux ans auparavant, où le collaborateur du *Mercure* décèle les caractéristiques d'une littérature spécifiquement suisse¹. Quinze ans plus tard un Bernois francophone, Vinzenz Bernhard von Tscharner, produira une version française en prose des *Poésies de Mr. Haller* qui sera le véhicule de la fortune européenne de cette nouvelle poésie alpestre. La feuille littéraire neuchâteloise a fait ici un travail de pionnier, dont elle est d'ailleurs consciente elle-même, puisqu'il est dit dans l'article en question: "...nous sommes les premiers journalistes français qui annonçons ces poésies". L'approche proprement helvétique de la production littéraire entre le Léman et le Lac de Constance se manifeste clairement dans la *Lettre à un Français, contenant une légère ébauche de la Suisse littéraire* publiée en 1760 par le même *Mercure*. L'auteur en est Josef Anton Felix von Balthasar, catholique libéral et futur directeur des finances de la ville de Lucerne. L'article entend faire la démonstration des vertus et des mérites littéraires de la Suisse contemporaine: à l'image des "Républicains belliqueux" et de la "rusticité des moeurs" se substitue celle d'un peuple cultivé qui s'adonne également, aussi bien en allemand qu'en français, aux belles-lettres:

1 Fritz Störi, *Der Helvetismus des "Mercure Suisse"*, thèse de Zurich, Berne, Buri 1953, pp. 47 s.

... nos voisins, il n'y a pas bien longtemps, refusaient encore l'esprit aux Suisses, et ne leur laissaient que du savoir: Vaine subtilité pour diminuer la gloire littéraire d'une nation qu'ils méprisaient par habitude. Comment veut-on séparer l'esprit du savoir, puisque l'on se sert de l'un comme d'un instrument pour acquérir l'autre? [...] Mais depuis qu'un de Muralt, un Haller, un Rousseau, un Gessner, un Iselin ont parus, cette vaine subtilité s'évanouit; et, à l'exception de quelques prétendus beaux esprits, l'on commença à croire que les Suisses ont et du savoir et de l'esprit. Que ne devons-nous pas à ces heureux génies, qui ont réussi à nous faire mettre dans la classe des autres hommes!²

Ont voit à quel point le problème des relations interlinguistiques, y compris son aspect strictement technique, est effacé, et pour ainsi dire intégré dans un programme patriotique. Lorsque Johann Caspar Lavater, qui donne en 1767 avec ses *Schweizerlieder* le modèle d'une poésie nationale, se fait le porte-parole d'une littérature civiquement et moralement engagée, son concept ne manque pas d'être repris en Suisse romande par le pasteur et homme de lettres vaudois Philippe-Sirice Bridel, qui publie en 1782 un volume de *Poésies helvétiques* avec un important "Discours préliminaire sur la poésie nationale", où il prône en quelque sorte la grande communication en vue d'une "poésie nationale" qui "doit avoir un caractère à soi, que l'on puisse aisément connaître et distinguer".

Dans ces exemples, l'émetteur est toujours la nouvelle littérature allemande de Suisse, essentiellement zurichoise (mais aussi bernoise avec Haller), qui participe aux mouvements de l'"Empfindsamkeit" et du "Sturm und Drang" et contribue à réorienter l'esthétique allemande et préparer le classicisme. La communication s'établit par la lecture directe (les collaborateurs du *Mercure* pratiquent souvent la langue allemande, du moins passivement, ou sont même des Alémaniques bilingues). Les traductions jouent un certain rôle, mais dans les limites de la Confédération helvétique celui-ci n'est pas aussi déterminant que dans l'ensemble de l'"Europe française" qui ignore presque totalement l'allemand. Mais on peut se demander si ces échanges germano-français à l'intérieur de la Suisse ne sont pas unilatéraux, si la future Romandie ne se contente pas d'imiter avec plus ou moins de bonheur ce qu'une littérature alémani-

2 *Le Nouvelliste Suisse (Journal Helvétique)*, Neuchâtel, juillet 1760, p. 289.

que en plein essor lui propose (un tel “sens unique” serait le reflet assez exact des conditions politiques). Or il y a au moins une exception, Jean-Jacques Rousseau, qui est “reçu” — lu, traduit, commenté — en Suisse allemande dès les années soixante. Cette réception de Rousseau se situe dans la même perspective helvétique que la réception de Lavater ou de Haller en Suisse romande, en d’autres termes, c’est ici encore l’élément civique qui prédomine et qui crée le dénominateur commun.

En 1761, trois ans seulement après la publication de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, la maison Orell, Gessner et Compagnie à Zurich en donne la première traduction sous le titre *Herrn Rousseau, Bürgers in Genf, Patriotische Vorstellungen, gegen die Einführung einer Schaubühne für die Comödie, in der Republik Genf. Aus seinem Schreiben an Herrn d'Alembert gezogen, nebst dem Schreiben eines Bürgers von Sanct Gallen: Von den wahren Angelegenheiten einer kleinen, freyen, kaufmännischen Republik*. L'auteur de ce morceau anonyme conçu sous forme de lettre d'une cinquantaine de pages, et l'auteur de la traduction, est Jakob Wegelin, pasteur de la paroisse française de Saint-Gall, homme parfaitement bilingue, connu comme philosophe de l'histoire et futur membre de l'Académie de Berlin. La motivation de son travail est bien, comme il ne manque pas de souligner au début de son texte, “der patriotische Eifer des Genferischen Bürgers”, auquel répond non seulement “eine geheime Sympathie der Neigungen”, mais aussi l’“Enthusiasmus” du lecteur. Mais il ne s'agit pas simplement d'un témoignage affectif. Wegelin interprète la *Lettre à d'Alembert* comme un modèle généralement valable de ce qu'il appelle “die theoretische Politik” dans la perspective d'une amélioration des structures socio-politiques de toute la Suisse; la “innere Regelmässigkeit” du raisonnement de Rousseau est appliquée, à travers le modèle dérivé (Saint-Gall) au “Wolseyn Helvétiens”. La voix de Rousseau est entendue comme un appel, et la réponse qui vient de l'autre bout de la Suisse désigne symboliquement l'espace sinon d'une littérature, du moins d'un civisme helvétique entre Genève et Saint-Gall.

Dans un récent article Fernand Braudel a mis en cause ce qu'il appelle

l'expression banalisée d'"échanges culturels", réglés par je ne sais quelle mystérieuse loi d'équilibre. Par chance, la culture n'est pas l'économie, et si, chez elle, l'échange est, de règle, tout aussi inégal, c'est pour une raison exactement opposée. [...] Car la domination culturelle ne consiste pas à s'emparer des richesses d'autrui pour les faire siennes, mais à faire don aux autres de ses propres richesses et à les distribuer sans compter.³

Appliquée aux échanges littéraires entre la Suisse alémanique et romande, cette remarque doit nous rendre attentifs au problème de la "richesse" de chacune des deux littératures. Or il ne faut pas se leurrer par patriotisme: au deux grands moments de richesse placés sous la double constellation du cosmopolitisme philosophique du XVIII^e siècle et du préromantisme européen, c'est à dire l'"école zurichoise", Haller et le mouvement helvétique d'une part, Rousseau, le Groupe de Coppet et les "répondants" helvétiques romands de l'autre, succède une période de pauvreté relative, plus longue et plus marquée sans doute en Suisse française qu'en Suisse allemande, où la deuxième partie du XIX^e siècle est caractérisée par un "retour en force" avec Gottfried Keller, Jeremias Gotthelf et Conrad Ferdinand Meyer. Et il faut constater une espèce de loi qui régit si ce n'est la fréquence, du moins l'intensité et la valeur de ces relations internes, à savoir le parallélisme du poids international des productions littéraires respectives et de l'attrait qu'elles exercent sur l'autre partie linguistique du pays.

La nuance est d'importance déjà au XVIII^e siècle: Rousseau "donne" à la Suisse allemande, comme Lavater ou Haller "donnent" à la Suisse romande (tandis que Bridel reste une figure dont la portée dépasse à peine le Pays de Vaud). Elle est encore plus importante au XIX^e siècle où la Romandie cherche chez Keller et Gotthelf (un peu moins chez Meyer) des modèles de littérature suisse, tandis que sa propre production, jusqu'à Ramuz et la "Renaissance des lettres romandes", reste une affaire essentiellement cantonale ou régionale. Il y a bien sûr des exceptions. Certains auteurs romands sont traduits, et on leur consacre des articles. Dans l'importante anthologie *Fünf Bücher französischer Lyrik vom Zeitalter der Revolution bis auf unsere Tage in Uebersetzungen* par Emanuel Geibel et Heinrich Leut-

3 *Le Monde des livres*, Paris, 13 décembre 1985, p. 18.

hold parue chez Cotta à Stuttgart en 1862 – le Suisse Leuthold est lié au “Münchner Dichterkreis” –, un supplément d'une trentaine de pages est consacré aux “Dichter der französischen Schweiz”, avec des noms aujourd’hui en partie bien oubliés (Albert Richard, Charles Louis de Bons, Petit-Senn, Marc-Monnier, Juste Olivier, Frédéric Monneron). Un Allemand devenu Suisse, le libéral Heinrich Zschokke, qui joue un grand rôle comme promoteur d'une littérature populaire et progressiste préparant la nouvelle Confédération de 1848, donne en 1845 une version allemande des *Nouvelles genevoises* de Rodolphe Töpffer (*Genfer Novellen*, Aarau, Sauerländer), dont il chante dans sa préface les vertus simples et sincères opposées au goût parisien (“In Frankreich selbst sind die Erzählungen des Herrn Töpffer fast unbekannt [...] Und doch hat die neuere französische Literatur nichts Aehnliches dieser Gattung aufzuweisen.”) Et le quotidien bernois *Der Bund*, dont le supplément littéraire est dirigé entre 1880 et 1911 par Josef Victor Widmann (dont la famille est d'origine autrichienne), consacre parfois des articles à l'actualité littéraire romande. Mais tout cela reste plutôt fragmentaire et, somme toute, assez étranger à l'idée d'une littérature nationale suisse, en dépit du nationalisme qui anime une bonne partie de l'intelligentsia alémanique. On préfère se référer à Gottfried Keller qui, tout en manifestant son patriotisme politique, affirmait l'appartenance de la Suisse alémanique au grand domaine germanique pour tout ce qui touche aux lettres. Cette conscience d'une solidarité germanophone ne sera que passagèrement affaiblie par les circonstances politiques. Jakob Baechtold appelle son grand panorama historique en 1892 tout naturellement *Geschichte der Deutschen Literatur in der Schweiz*. Il faudra 1933 pour changer fondamentalement cette attitude.

La Suisse romande, elle, est à la recherche de son identité culturelle (et en particulier littéraire) pendant tout le XIXe siècle. Peu considérée par la France centralisatrice, elle se tourne volontiers vers la Suisse alémanique, tout en proclamant hautement son droit à la spécificité non seulement cantonale, mais helvétique et francophone. Deux grands ouvrages critiques, l'*Histoire littéraire de la Suisse française* de Philippe Godet (1890/1895) et l'*Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours* (1889-91/1903) de Virgile Rossel, marquent cette volonté. Mais les grands créateurs se font attendre ou sont déjà accaparés par la France.

Donc, l'exemple alémanique, consacré par la fortune internationale (notamment allemande), reste attrayant. Les périodiques destinés à une bourgeoisie cultivée sont attentifs à la production littéraire d'Outre-Sarine (*La Semaine littéraire, La Bibliothèque Universelle*)⁴. En 1897, à l'occasion du centième anniversaire de l'écrivain, un journaliste romand écrit sans ambages: "...pour nous Suisses, Gotthelf reste un écrivain national cher entre tous, et qui, jusqu'à ce jour, n'a pas été surpassé." Et Louis Dumur invite en 1899 dans la *Bibliothèque Universelle* ses compatriotes francophones à lire "le grand écrivain suisse Gottfried Keller" en langue originale, car "c'est par (son helvétisme) qu'il mériterait de nous être sympathique". La barrière linguistique reste tout de même importante, et de nombreuses traductions voient ainsi le jour, par exemple cette "édition nationale" des *Oeuvres choisies* de Gotthelf publiée de 1893 à 1902 par l'éditeur Zahn de La Chaux-de-Fonds en 9 grands volumes illustrés, véritable "trésor littéraire" destiné à la famille romande. Plusieurs auteurs alémaniques du XIXe siècle trouvent un accueil favorable en France (le paradigme d'une telle fortune française reste évidemment Salomon Gessner, dont les éditions et adaptations, pendant l'Ancien Régime, se comptent par dizaines). Gotthelf lui-même, qui ne reste pas sans influence sur le "roman rustique" français, est publié à Paris, parfois simultanément à Paris et en Suisse romande, de même, avant et parallèlement avec lui, Heinrich Pestalozzi et Heinrich Zschokke. Un succès tout particulier est réservé à deux auteurs de livres pour la jeunesse, Johann Rudolf Wyss avec *Der schweizerische Robinson* et Johanna Spyri notamment avec *Heidi*. *Le Robinson suisse* compte, entre le début et la fin du XIXe siècle, une cinquantaine d'éditions et de traductions différentes (dont une, très répandue, due à la femme de lettres vaudoise Isabelle de Montolieu) en grande majorité par des éditeurs parisiens, tandis que les versions françaises des romans et contes de Johanna Spyri sont d'abord publiées en Suisse avant d'être reprises par des maisons parisiennes. Ces œuvres ont beaucoup contribué à répandre en France l'image d'une littérature suisse allemande essentiellement pédagogique et rustique⁵.

4 Trudi Greiner, *Der literarische Verkehr zwischen der deutschen und welschen Schweiz seit 1848*, thèse de Berne, Berne, Haupt, 1940, passim.

5 Cf. Jane Suzanne Mauerhofer, *Oeuvres d'écrivains suisses en traductions allemandes et françaises. Essai bibliographique*, Berne, Bibl. Nationale, 1968.

Les circonstances politiques apparemment tranquilles à l'intérieur de la Suisse, garantie d'échanges paisibles et quelque peu médiocres, changent avec la Première Guerre Mondiale. Le pays se trouve divisé par le trop fameux “fossé” entre Alémaniques et Latins. Le 14 décembre 1914 Carl Spitteler prononce à la Nouvelle Société Helvétique de Zurich son discours *Unser Schweizer Standpunkt*, où il invite les Alémaniques à ce qu'il appelle “die nötige Zurückhaltung gegenüber dem deutschen Nachbar”. Mais Spitteler ne se limite pas à ce programme politique, il en déduit des exigences aux niveau des relations culturelles entre les ethnies helvétiques – c'est même là, selon lui, “l'affaire principale”:

Und jetzt die Hauptsache: unser Verhältnis zur französischen Schweiz. [...] Eins ist sicher. Wir müssen uns enger zusammenschliessen. Dafür müssen wir uns besser verstehen. Um uns aber besser verstehen zu können, müssen wir einander vor allem näher kennen lernen. Wie steht es mit unserer Kenntnis der französischen Schweiz? und ihrer Literatur und Presse? Die Antwort darauf möge sich jeder selbst geben. Man hat immer von neuem das Heil in dreisprachigen Zeitschriften gesucht. Einverstanden. Nur kommt es nicht bloss darauf an, was geschrieben, sondern auch was gelesen wird. Ich möchte etwas anderes befürworten: Unsere deutschschweizerischen Zeitungen sollten, meine ich, ab und zu ihren Lesern ausgewählte Aufsätze aus französischschweizerischen Zeitungen in der Uebersetzung mitteilen. Sie wären es wohl wert. Der andersartige Gedankeninhalt kann uns etwa zur Ergänzung und Erfrischung dienen. [...]⁶

Ce projet – il faut bien le dire: curieusement modeste – d'échanges littéraires n'est pas nouveau, et il gardera son actualité bien par-delà des vicissitudes de la Première Guerre Mondiale. Une fois de plus la motivation en est avant tout civique. La chose sera bien plus évidente encore une génération plus tard, au moment de la “Défense spirituelle du pays”. Mais il ne va pas sans danger de prôner une politique culturelle sous le signe du patriotisme, car les œuvres ouvertement apolitiques, qui sont peut-être littérairement les plus importantes, n'y ont que peu de place. Ainsi on notera que Robert Walser n'est pratiquement pas traduit en Suisse romande jusqu'à la fin des années soixante, que Charles-Albert Cingria reste encore aujourd'hui un

6 CH. *Ein Lesebuch/ choix de textes/ raccolta di testi/ Collecziun da texts*, Berne, Chancellerie fédérale suisse, 1975, pp. 98 s.

grand inconnu en Suisse allemande. Même l'oeuvre narrative la plus originale et littérairement la plus accomplie de la “Défense spirituelle du pays,” le *Schweizerspiegel* de Meinrad Inglin, dont la première version date de 1938, n'a été traduite et publiée en Suisse romande qu'en 1985!

Il serait sans doute injuste, voire faux de tirer un bilan exclusivement négatif des échanges littéraires organisés et “dirigés” depuis les années précédant la Première Guerre Mondiale et plus particulièrement pendant les années 1933-1945. Mais le décalage entre littérature et civisme est parfois flagrant. Si l'Helvétisme moderne a nourri des œuvres importantes d'essayistes et d'historiens comme Denis de Rougemont, Karl Schmid ou Fritz Ernst – avec quelques restrictions, on peut aussi citer Gonzague de Reynold –, la poésie, l'art narratif et dramatique se constituent souvent à un niveau où la patrie confédérale n'entre pas beaucoup en jeu. Et dans le cas de la nouvelle littérature romande, qui prend son essor avec la génération de Charles-Ferdinand Ramuz, l'identité suisse s'efface – on est tenté de dire: nécessairement – au profit d'une identité romande et francophone.

On peut être frappé par le fait que la “Renaissance des lettres romandes” du début du XXe siècle, adopte un modèle comparable à l'antagonisme culture – politique (ou littérature – civisme) exprimé par un Gottfried Keller. En d'autres termes: on ne met pas en cause la nation politique à laquelle on appartient, mais on souligne que les problèmes littéraires se situent ailleurs. Gilliard, Ramuz, Cingria, bien d'autres avec et après eux, essaient non plus de définir une spécificité suisse, mais de cerner, et ensuite de résoudre à leur manière le problème d'une écriture suisse française. L'œuvre de Ramuz constitue évidemment l'aboutissement le plus convaincant de cette démarche jusqu'au milieu du XXe siècle. L'écrivain lui-même n'a pas hésité à choquer ses compatriotes alémaniques, pour les besoins de la cause, ainsi dans sa fameuse lettre à la revue *Esprit* du 1er octobre 1937 où il met en cause l'idée même d'une unité spirituelle de la Suisse. Or à ce “refus” correspond un accueil extrêmement positif en Suisse alémanique. L'histoire de la réception de Ramuz est dominée par un besoin d'intégration: on lui consacre des articles, on lui décerne des prix, on le traduit. En 1921 déjà il y a des *Gesammelte Werke* en trois volumes (plusieurs fois réédités). Werner Johannes Guggenheim,

pendant les années trente et quarante, traduit la plupart des grands romans de Ramuz. Et le mouvement ne s'arrête pas avec la mort de l'écrivain. De 1972 à 1975 paraît à Frauenfeld une nouvelle traduction des œuvres principales (*Gesammelte Werke in sechs Bänden*) sous la direction de Werner Günther, qui est présentée comme "le Ramuz (allemand) de notre génération". Ce besoin d'intégration, voire de récupération, peut prendre des formes assez particulières: *La Grande Guerre du Sondrebond* est traduite en dialecte alémanique (*De Sonderbunds-Chrieg*, par Fritz Enderlin), et une version allemande du grand essai *Besoin de grandeur* se présente en 1938 comme une œuvre fondamentale de la Défense spirituelle du pays (ce qui n'était sûrement pas dans les intentions de l'auteur). Sans aucun doute la Suisse allemande reconnaît en lui non seulement un grand créateur, mais aussi, dans son particularisme, son fédéralisme acharné même quelque chose d'éminemment helvétique.

Après 1945 l'intérêt, en Romandie, pour les lettres alémaniques reste grand, et il est puissamment stimulé par la fortune internationale de Max Frisch et Friedrich Dürrenmatt. Dans les deux cas, quelques jeunes écrivains romands d'avant-garde, groupés autour de la revue *Rencontre*, ont été attentifs aux premières œuvres déjà, qu'ils signalaient comme indice d'un renouveau des lettres alémaniques; mais c'est finalement l'étranger, l'Allemagne et la France (dans le cas de Dürrenmatt p. ex. la représentation parisienne de *La Visite de la vieille Dame* en 1957) qui ont révélé ces auteurs à un large public romand.

D'autre part il est indéniable que la production littéraire de la Suisse francophone après 1945 (la période qu'on peut qualifier d'"Après-Ramuz") ne suscite qu'un intérêt médiocre parmi les écrivains alémaniques, préoccupés par les nouveaux modes d'expression des lettres allemandes et anglo-saxonnes et engagés dans un débat, parfois violent, pour sortir des ornières de la "Défense spirituelle du pays". Pour beaucoup d'entre eux la Romandie fait figure de retardataire, on parle ouvertement du "romantisme d'une époque révolue" qui, dit-on, détermine encore sa démarche littéraire. Par contre de nombreux auteurs romands, dès les années cinquante et soixante, reconnaissent en Frisch, en dépit de la différence linguistique, leur chef de file. Le nouveau roman alémanique, à commencer

par Walter Matthias Diggelmann et jusqu'à Adolf Muschg, trouvent des lecteurs, des critiques et des traducteurs en Suisse romande⁷. A la différence de 1914 il n'y a pas de "fossé" culturel entre les deux communautés ethniques et culturelles. Mais il n'y a pas non plus de besoin pressant d'établir des relations, de jeter des ponts. Si l'intérêt romand, qui s'étend maintenant également à des auteurs disparus comme Robert Walser et Ludwig Hohl, se porte d'abord sur la démarche littéraire, les préoccupations proprement "helvétiques" n'en sont nullement absentes: souvent on salue chez les Alémaniques la prise de position critique face à une démocratie en crise.

Les relations actuelles jouent donc avant tout à sens unique, en dépit des efforts d'information considérables entrepris par exemple par certains quotidiens zurichois et par un traducteur comme Marcel Schwander. La qualité des textes d'un Maurice Chappaz, d'un Jacques Mercanton, d'une Corinna Bille et de bien d'autres, le succès "français" d'un Jacques Chessex n'ont pas beaucoup changé ces proportions. La littérature alémanique, qui a su s'imposer dans l'ensemble du domaine germanophone et même plus loin (il n'est pas exceptionnel qu'un roman suisse, publié d'abord par un éditeur ouest-allemand, soit traduit par un Français et publié par une maison parisienne), suscite une attention toute naturelle chez les Romands, tandis qu'il faut un effort conscient pour que l'Alémanique s'intéresse sérieusement à l'actualité littéraire romande. Cette constatation reste valable même si l'on rend justice au travail de quelques médiateurs et à une entreprise telle que la Collection CH. Les raisons profondes non pas d'un véritable antagonisme – qui, en tant que tel, pourrait être fécond –, mais d'une sorte d'indifférence de la majorité face aux minorités subsistent. Ainsi, la situation actuelle n'est pas sans analogies avec la fin de l'Ancien Régime ou la fin du XIXe siècle: ce n'est pas tant l'altérité romande qui intéresse l'Alémanique, mais bien plutôt une voix d'accompagnement dans un concert où il joue de toute manière le premier violon. "...begnügen mich eben mit Blan-ko-Sympathie" für "unsere Suisse romande" (Max Frisch dixit).

7 Cf. Marie-Claude Liengme, *Ecrivains suisses alémaniques d'aujourd'hui traduits en français*, La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de la Ville, 1984.

Bien des observateurs du microcosme helvétique, dans le passé comme dans le présent, ont été frappés par la complexité de son fonctionnement. "Rien n'est simple dans ce pays" a dit l'historien Herbert Lüthy. Ce qui s'applique ici à la politique, à la société, à l'économie, est également valable dans le domaine culturel. Pour ce qui est de la production littéraire comme des échanges, le critique peut dénoter des liens multiples entre l'engagement civique (dans le sens le plus vaste du terme) et la nature esthétique de l'écriture, liens qu'on hésite de qualifier unilatéralement de positifs ou négatifs, de stimulants ou d'entraves. D'autre part les littératures de la Suisse ne vivent pas en vase clos, et les relations "internes" entre ces littératures sont, du moins partiellement, synchronisées avec la réception étrangère, en l'occurrence française ou allemande. Ces constatations peuvent nous amener à proposer un schéma basé sur une double dimension. Il y a d'abord le concept de littérature qui s'échelonne, pour ainsi dire, du primaire, c'est-à-dire de la création individuelle ("l'oeuvre", "le texte") en passant par les ensembles de textes toujours plus grands que nous appelons "des" littératures (littérature alémanique, romande, allemande, française, européenne) jusqu'à *la littérature en tant que totalité (universelle)*. Cette dimension quasiment linéaire est traversée à différents points par une autre ligne que j'appellerais la dimension socio-politique. Un de ces croisements marque la place du problème de l'hypothétique "littérature nationale suisse", et tout près se trouve le phénomène des relations "internes". Or il est évident que face à la "littératur-création" individuelle, face également aux entités plus grandes et à "la chose littéraire" tout court, mais finalement aussi face à la réalité politique de la Suisse, ce phénomène n'a qu'une fonction subsidiaire. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas son importance, bien au contraire. Simplement: cette fonction subsidiaire des relations littéraires ne doit pas être et ne peut pas être décrite en termes absolus. Il faut donc éviter de la surestimer. Mais elle ne doit pas non plus être méconnue ou ignorée, car elle fait partie intégrante de nos structures humaines.

Zusammenfassung

Das Problem der „innerschweizerischen“ Literaturbeziehungen lässt sich weder aus dem gesamtgesellschaftlichen (historischen und kulturellen) Rahmen lösen, noch ohne ständigen Rückgriff auf die beteiligten „Einzelliteraturen“ betrachten. Ebensowenig ist es möglich, die internationale Rezeption zu vernachlässigen, da diese vielfach als eine Art Relais funktioniert. In der Geschichte der Beziehungen zwischen Deutsch- und Welschschweiz liegt der Akzent deutlich auf dem alemannischen „Sender“ (Helvetismus des 18. Jahrhunderts, „realistische Nationalliteratur“ – Gotthelf, Keller – des späteren 19. und die „neue Literatur“ des 20. seit Frisch und Dürrenmatt); Rousseau und Ramuz bezeichnen die zwei wichtigsten Stationen der Wirkungsgeschichte in umgekehrter Richtung. Allgemein scheinen die Wechselbeziehungen oft durch eine gewisse freundliche Indifferenz von Seiten der Deutschschweiz bestimmt. Die gegenwärtige Situation ist nicht unähnlich derjenigen am Ende des Ancien régime.

NB.

Der vorliegende Text ist die gekürzte Fassung eines im Januar 1986 an der Universität Tübingen gehaltenen Vortrags. Er beschränkt sich auf einige Grundlinien und ausgewählte Beispiele. Eine (dokumentatorisch und interpretatorisch) umfassende Darstellung der helvetischen Literaturbeziehungen (vor allem seit 1945) gehört seit langem zu den komparatistischen Desiderata.

Appendice

Les écrivains contemporains et la Suisse plurilingue A propos d'une enquête récente

Dans le cadre de l'introduction générale ("Die zeitgenössische Schweiz und ihre Literaturen") à l'ouvrage collectif DIE ZEITGENÖSSISCHE LITERATUREN DER SCHWEIZ (Kindlers Literaturgeschichte der Gegenwart, Zurich et Munich, 1974; rééd. augmentée, Fischer Taschenbuchverlag, 1981) j'ai consacré plusieurs chapitres au pluriculturalisme helvétique. L'un de ces chapitres, "Schriftsteller im vier-sprachigen Staat", est basé sur une petite enquête qui portait plus particulièrement sur les échanges littéraires interlinguistiques entre écrivains vivants. J'en retiendrai ici simplement la conclusion: "Wird die Schweiz von ihren Schriftstellern in Frage gestellt? Sie wird es jedenfalls von den Romands, und zwar sowohl vom Regionalen als auch vom Europäisch-Universalen her. Demgegenüber scheint ein gewisses selbstverständliches Nationalbewusstsein trotz aller Kritik an den bestehenden Strukturen auch heute noch zu den Schriftstellern der anderen Sprachgebiete, und vor allem zu den Deutschschweizern, zu gehören. Einig ist man sich, diesseits und jenseits der Sprachgrenzen, in aller bewussten Verwurzelung im eigenen Idiom, über die Notwendigkeit vermehrter literarischer Kontakte zwischen Deutsch und Welsch. (...) In diesem einen Punkt ist die Uebereinstimmung nahezu vollständig." (l.c., éd. 1981, t.7, p. 73). Au cours d'un séminaire sur les relations littéraires entre la Suisse romande et la Suisse alémanique à l'Université de Lausanne (semestre d'hiver 1986/87), un groupe d'étudiantes (Rose-Marie Lo Russo, Christiane Pasche, Carla Häusler, Patricia Mansuy, Marianne De Coulon, Christine Hänggi) a refait cette même enquête, avec un questionnaire quelque peu modifié, auprès de 64 écrivains de toutes les parties linguistiques du pays, dont 38 (env. 60 %) ont bien voulu répondre, souvent de manière très personnelle et détaillée. A quinze ans environ de distance (la première enquête avait été effectuée en 1972) nous pouvons donc mesurer quelques-uns des éléments d'une évolution.

Mais peut-on vraiment parler d'évolution? La nouvelle enquête

apporte-t-elle davantage que des nuances? Une chose apparaît clairement: Comme en 1972, la très grande majorité (pour ne pas dire la totalité) des écrivains de tout bord souhaitent des échanges littéraires plus fréquents et plus systématiques entre les différents groupes linguistiques (et à l'occasion on ne manque pas de souligner l'insuffisance de ce qui est fait, actuellement). Ainsi Jürg Läderach à la question "Halten Sie vermehrte und systematische Kontakte für wichtig?": "JA! Unbedingt! Dass die Frage überhaupt gestellt werden muss, beweist wohl, dass es sie nicht gibt. Politisches Versäumnis! Ich bin daran nicht schuld." Mais il apparaît également que dans cette volonté d'ouverture le "sentiment national" n'a que très peu à faire. Les contacts en Suisse sont-ils importants? "Certainement, mais ils le sont également plus largement avec les pays qui nous entourent ..." (Anne-Lise Grobety), "Come tutti gli altri contatti" (Alberto Nesi). Autrement dit: on s'intéresse à l'autre parce qu'il est autre, non pas parce qu'il est Suisse. Il est vrai que le "modèle helvétique" n'est pas totalement absent dans nos réponses (Pierre-Alain Tâche: "Nos diverses cultures doivent avoir la possibilité de rayonner ailleurs qu'au-delà de nos frontières, soit dans les autres régions linguistiques."), mais indéniablement pour la plupart de nos interlocuteurs ce n'est précisément pas (ou plus) un modèle. "Wir sind – gottseidank – keine Nation. Versuche, eine nationale 'Identität' herzustellen, scheitern. Wir sind ein Land der vier Kulturen." (Otto F. Walter), "Elargir la vision est essentiel, à l'heure du voyage trop facile, rapide donc superficiel, bon marché. Mais au nom d'un nationalisme étroit, non, franchement je ne crois pas." (Michel Goeldlin). Rien d'étonnant donc à ce que une question concernant d'éventuels traits communs des littératures de la Suisse suscite peu d'enthousiasme et, en règle générale, des réponses plutôt embarrassées ("incapable de répondre", "les thèmes sont très divergents", "vielleicht schon", "es gibt einige Züge gemeinsam, etwa Thema Provinz..."); on insiste davantage sur les différences (dans un sens nettement positif, ainsi Nicolas Bouvier, qui parle d'"une énorme diversité qui s'explique par celle du pays", Janine Massard qui demande à ce propos: "Les différences ne sont-elles pas enrichissantes?"). Les quelques caractéristiques communes qui sont parfois évoquées dépassent par ailleurs rarement les concepts habituels (régionalisme, intérieurité, réalisme...).

Mais Gilbert Musy remarque avec raison que sociologiquement toutes les littératures suisses dépendent dans une large mesure de l'étranger: "la valeur (=l'existence) des œuvres tend à être authentifiée par une instance tierce, extérieure (Paris, Suhrkamp)".

J'ai pu constater en 1972 déjà que le type en quelque sorte "moyen" de l'écrivain contemporain n'attache que peu d'importance à une spécificité suisse et semble se confondre largement avec le type de l'intellectuel occidental tout court (ce qui est également valable pour les langues étrangères qu'il pratique — le rôle de l'anglais —, et les auteurs dont il reconnaît avoir subi l'influence). Cette constatation s'affirme encore davantage en 1987 (que plusieurs Germanophones indiquent comme langue maternelle non pas l'allemand, mais leur dialecte, n'y change rien). Parmi les Suisses, Max Frisch reste l'auteur le plus connu par ses collègues de toutes les langues, véritable "Vaterfigur" de nos littératures modernes. Ramuz apparaît moins souvent qu'il y a quinze ans; parmi les vivants on cite assez fréquemment de part et d'autre des frontières linguistiques: Yves Velan, Anne Cunéo, Monique Laederach, Jacques Chessex, Giorgio et Giovanni Orelli; curieusement les Romands citent plus fréquemment des auteurs alémaniques de la génération précédente (Robert Walser, Ludwig Hohl, même Inglin) que les vivants (Paul Nizon, Walter Vogt, quelques autres sont tout de même nommés). L'existence (ou l'absence) de traductions semble importante, non seulement pour les Romands; on peut retenir la remarque de Gerold Späth: "Kontakte sind immer gut; besonders dann können sie fruchtbar sein, wenn man sich — via Uebersetzungen, die endlich massiv erarbeitet werden sollten — besser gegenseitig orientieren kann; ich kenne kaum einen Französisch schreibenden CH-Autor, der Deutschschweizer Autoren im Original liest. Und da es mit den Uebersetzungen ziemlich im argen liegt, kennt man einander ganz einfach zu wenig."

Les constatations de ce type sont fréquentes; on regrette généralement l'absence ou le caractère par trop fragmentaire des relations littéraires et, comme je l'ai déjà souligné, on souhaite que celles-ci soient améliorées (parmi les rares exceptions il y a Jacques Chessex). Quelques réponses à la question "Pensez-vous que de tels contacts sont importants?": "Ils le seraient..." (Madeleine Santschi), "oui et

insuffisants” (Nicolas Bouvier), “Natürlich” (Manfred Züfle), “In Form von guten Uebersetzungen” (Margrit Schriber), “Für mich als Vertreter einer Minderheitssprache und -kultur ist dies selbstverständlich” (Theo Candinas). On est plus réticent quant aux influences (positives) que de tels contacts pourraient exercer sur le propre travail; Clo Duri Bezzola répond tout de même “Unbedingt!”, et Monique Laederach précise: “Pour moi personnellement, ces contacts ont été *très* importants, mais parce que je sais la langue, et que j’ai pu *parler* avec mes collègues de Suisse allemande et du Tessin.” Pour ce qui concerne les formes et véhicules possibles des “contacts plus suivis et plus systématiques” qu’on souhaite presque unanimement, la préférence est donnée aux traductions (on reconnaît les efforts de la COLLECTION CH, mais on les juge insuffisants), on envisage également des rencontres (le Groupe d’Olten est parfois cité en exemple, mais on fait également état des difficultés linguistiques qui s’opposent à un véritable dialogue), les Journées littéraires de Soleure, d’autres manifestations et associations trouvent des sympathisants, certains souhaitent une revue plurilingue... En principe toutes les formes semblent bonnes, et toutes les initiatives (qu’elles viennent des cantons, de la Confédération, des groupements) sont les bienvenues. Yves Velan par exemple envisage “un peu tout” et ajoute: “Il n’y a pas de ‘forme’ judicieuse ou alors n’importe laquelle.” Il subsiste cependant une certaine méfiance face à des échanges “étatisés”: la spontanéité est souvent considérée comme indispensable. Jörg Steiner (et il n’est pas le seul) ajoute toute une gamme d’autres possibilités: “alles ist möglich: auch Radio (mit Lausanne gibt es Zusammenarbeit), Fernsehen, Bibliotheken, Ausstellungen, Lesungen, Theater...”

Ces questions touchent évidemment au problème de la centralisation et aux rapports entre majorité et minorités linguistiques. Tous les auteurs n’en semblent pas conscients, mais quelques-uns sont explicites. Il faut citer ici Remo Fasani: “Contatti sistematici tra le diverse parti linguistiche della Svizzera mi sembrano molto necessari. Viviamo troppo gli uni accanto agli altri, piuttosto che gli uni insieme agli altri. Ma il primo passo dovrebbero farlo gli svizzeri tedeschi, dimostrandosi pronti a parlare, con gli altri confederati, il tedesco letterario anziché il loro eterno dialetto oppure il francese o, più

raramente, l'italiano. Questo vuol dire emarginare gli altri (e volerli anche assimilare totalmente). Insomma, per la Svizzera di domani si tratta di trovare un equilibrio che ancora non esiste.” Que cet équilibre culturel est loin d'être réalisé en Suisse, on peut s'en rendre compte non seulement en “province”, mais à Zurich même, car Manfred Züfle estime lui aussi que de meilleurs contacts interlinguistiques sont indispensables pour l'avenir de notre pays, “wenn die Zürich-Lastigkeit von CH (mit allen ‘grauslichen’ Implikationen) uns nicht umbringen soll”.

J'ai cru pouvoir constater en 1974 qu'à la différence de leurs collègues romands, les Alémaniques réagissent souvent “en Suisses”, c'est-à-dire dans un sentiment “national” consciemment ou inconsciemment intact, tandis que les Francophones semblent plus inclins à refuser toute forme (même moderne) d’“idéologie helvétique”. Le dernier point du questionnaire (que j'avais qualifié de “kulturpolitische Gretchenfrage”) avait implicitement provoqué l'interlocuteur en lui suggérant que “la Suisse de demain” n'est pas sujette à caution: “Pensez-vous que des contacts plus suivis entre les différentes parties linguistiques de la Suisse pourraient contribuer essentiellement à la constitution d'une Suisse de demain et à la réalisation d'un ‘Suisse de demain?’ ” En 1987 nous avons maintenu cette question (en souhaitant que la réponse soit quelque peu “développée”). Le résultat est des plus intéressants et marque une nette différence par rapport à l'enquête précédente. D'abord la distanciation face à l'Helvétisme s'est généralisée: les réponses négatives, évasives ou franchement ironiques sont fréquentes. “Il est évident qu'une cohabitation sereine passe aussi par l'évacuation des préjugés et que la langue en véhicule un grand nombre. Mieux se connaître, c'est presque toujours mieux se comprendre. Mais la constitution d'une Suisse de demain?...” (Anne-Lise Grobety), “Je ne comprends pas la question ...” (Alexandre Voisard), “A mon avis la ‘Suisse de demain’ passe par la perte d'une certaine idée de l'identité helvétique (auto-suffisante et ronronnante)..." (Hughes Wulser), “Quant au ‘Suisse de demain’, je ne vous souhaite pas de savoir déjà la tête qu'il aura.” (Jean-Marc Lovay), “Elle m'indiffère...” (Yves Velan), “Doit-on se soucier de la Suisse?” (François Bonnet), “Ja, ja... nicht so sehr einen Beitrag zur Schweiz von morgen, die mich nicht mehr so sehr interessiert...” (Christoph

Geiser), “Das bezweifle ich.” (Werner Schmidli), “Nach allem glaube ich an keine Schweiz von morgen...” (Herbert Meier), “Ich bin da sehr skeptisch.” (Beat Brechbühl), “...i contatti culturali non hanno influenza sulla realtà sociale delle svizzera, che è determinata da fatti economici.” (Alberto Nesi), “No; il ruolo esercitato dalle lettere è minimo...” (Giovanni Orelli), “Ja! Aber ich verabscheue die Klischeevorstellungen: CH von morgen und Schweizer von morgen.” (Jacques Guidon).

A ce refus d'une certaine idée de la Suisse (qu'on a tout loisir d'appeler un cliché ou un mythe) correspond non pas un refus des échanges, mais bien au contraire (et souvent dans le contexte des mêmes réponses négatives) un désir d'ouverture. D'autre part le décalage entre Alémaniques (plus “nationaux”) et Romands (plus régionalistes et plus européens) a presque totalement disparu. La minorité (toujours importante) de ceux qui réagissent positivement à la “suggestion helvétique” est aussi bien latine qu'allemande. “La Suisse est à refaire chaque jour” écrit Nicolas Bouvier, et le Bernois Kurt Hutterli estime que “diese Kontakte öffnen die Ohren, die Augen, den Geist und hoffentlich auch das Herz für andere, für das Andere, und diese Form von Oeffnung haben wir in der Schweiz nötiger denn je.” Générosité, esprit de liberté intellectuelle, créativité, ce n'est pas notre état qui les favorise: c'est lui, dans sa situation actuelle, qui en aurait besoin. Il y a donc un autre décalage qui apparaît, non pas entre les langues ou les “ethnies”, mais entre les écrivains et la société suisse. Tout en affirmant les différences culturelles et le conditionnement spécifique de chaque littérature (Jürg Läderach dit que nous vivons “in einem etablierten und unaufloslichen Spannungsverhältnis”), tout en prônant les rencontres et les échanges de toute sorte (Hughes Wulser souhaite que les contacts “jouent non sur les singularités de chacun, mais sur une notion d'ouverture et de complémentarité”), les écrivains d'aujourd'hui ressentent la Suisse de 1987 sans doute comme un potentiel culturel, mais comme un potentiel négligé qui risque de devenir stérile et qui va se perdre dans le matérialisme d'une “modernité” mal comprise. Il faut citer encore une fois Herbert Meier, particulièrement lucide (et particulièrement déillusionné) à cet égard: “Die Schweizer Gesellschaft heute hat kein kreatives Bewusstsein ihrer selbst. Sie weiss

nichts von ihrer eigenen Geschichte und nichts über das politische Potential einer 'Nation der vier Sprachen'. Sie kennt keine Selbstverwirklichung in diesem Sinn. Was sie betreibt mit sich selbst, ist ein permanenter Regress ins REDUIT, in die PROVINZ. Nur der FINANZFLUSS kennt keine Grenzen. Da spricht sie alle Sprachen."

Le résultat de la petite enquête dont j'ai essayé de rendre compte sommairement ne saurait être qu'ambigu. Le pluriculturalisme suisse comme potentiel à réactiver, la déclaration de faillite d'un Helvétisme moderne: tels pourraient être les deux faces de l'image du pays quadrilingue que les écrivains de 1987 nous livrent. Faut-il se résigner à un tel aveu d'impuissance? Ou faut-il tenter d'en analyser le contexte, les circonstances, les raisons – et tâcher de voir plus loin? En 1975 le "Rapport Clottu" (ELEMENTS POUR UNE POLITIQUE CULTURELLE EN SUISSE) n'avait pas su répondre aux problèmes du plurilinguisme littéraire ni évoquer les possibilités de celui-ci. En 1987 le "Programme national de recherche 21: Pluralisme culturel et identité nationale" (dont les projets de recherche s'étendent de la pluralité confessionnelle aux races de bétail) ne va guère plus loin dans ce sens. Le pluralisme littéraire est-il vraiment quantité négligeable dans notre pays? Caveant Consules...

